La bouche, les dents, les lèvres :

Un rang de perles non pareilles
Compose l'ordre de tes dents,
Et de l'éclat de deux rubis ardents
Tu fais celui de tes lèvres vermeilles.
MALLEVILLE.

Près de ses lèvres ravissantes,
Trente-deux perles éclatantes,
Que polit la main de l'Amour,
Ressemblent aux pleurs que l'Aurore,
Sur la rose qu'elle colore,
Répand au matin d'un beau jour.
PEZAY

Le teint :

Votre teint en tous lieux
A toujours des fleurs écloses,
Et l'Amour, couché dans ses roses,
Y fait la guerre aux dieux.
VOITURE.

Mille fleurs fraîchement écloses,
Les lis, les œillets et les roses,
Couvraient la neige de son teint;
Mais, dessous ces fleurs entassées
Le serpent dont je fus atteint
Avait ses embûches dressées.
VOITURE.

Terminons par quelques anecdotes :

Maupertuis, prisonnier en Autriche, fut présenté à l'impératrice, qui lui dit : « Vous connaissez la reine de Suède, sœur du roi de Prusse? — Oui, madame. — On dit que c'est la plus belle princesse du monde? — Madame, je l'avais cru jusqu'aujourd'hui. »

***

Une dame de qualité reprochait à un ambassadeur turc que la loi de Mahomet permît d'avoir plusieurs femmes. « Elle le permet, madame, répondit galamment cet ambassadeur, afin qu'on puisse trouver dans plusieurs toutes les qualités qui sont réunies dans vous seule. »

***

Quelqu'un soutenait devant un auditoire exclusivement composé de dames qu'il n'avait jamais rencontré de femme laide. « Ah! quant à moi, monsieur, dit une des assistantes, au nez camard et très-aplati, je vous défie de ne pas me trouver laide? — Vous, madame, répondit le flatteur, vous êtes un ange tombé du ciel; seulement, vous êtes tombée sur le nez... »

Galanteries et amours des rois de France, par Saint-Edme (1830). C'est un recueil de mémoires historiques sur les concubines, maîtresses et favorites des rois depuis le commencement de la monarchie jusqu'au règne de Charles X. « On aime à guetter les grands hommes aux petites choses, » a dit Montaigne; c'est à ce penchant de notre nature que s'est adressé l'auteur. On a coutume de faire poser les souverains devant nous sur un piédestal. Saint-Edme les a ramenés aux proportions humaines et nous les a montrés soumis aux mêmes faiblesses que nous. Paul-Louis Courier, dans un de ses pamphlets, a écrit sur la cour des rois de France cette phrase incisive : « On se prenait, on se quittait, ou, se convenant, on s'arrangeait. Les femmes n'étaient pas toutes communes à tous; ils ne vivaient pas pêle-mêle. Chacun avait la sienne, et même ils se mariaient. » Ce jugement ironique n'est que l'expression de la vérité, et l'une des principales causes à assigner à la Révolution française est l'inconcevable puissance exercée depuis François Ier par les courtisanes de nos rois. La nation engourdie au sein des vieux préjugés et de sa vieille obéissance avait souffert et payé le luxe des prostituées des princes et des grands; elle demanda des comptes. Comme les Athéniens, ayons, s'il le faut absolument, des courtisanes spirituelles et séduisantes, mais refusons-leur toute influence sur la politique et le gouvernement, fussent-elles douées des mêmes qualités que Mme de Châteauroux.

Rien n'est plus propre à nous confirmer dans cette manière de voir que la nomenclature biographique dressée par Saint-Edme; et, en la parcourant, il semble étonnant, à qui se rappelle le sermon de Massillon *sur les exemples des grands*, que le peuple français ne soit pas encore plus corrompu qu'il ne l'est. En moyenne, on peut compter cinq maîtresses par prince, calcul appuyé sur des preuves authentiques. L'auteur ne se contente pas de nous signaler les maîtresses royales ou impériales, il nous raconte leur vie, les événements comiques ou tragiques, privés ou publics, auxquels elles ont eu part. Certains chapitres font monter le rouge au visage, lorsqu'on songe que la France a été assujettie à une du Barry, à une Pompadour, pourvoyeuse du Parc-aux-Cerfs. Certains détails semblent empruntés au *Satyricon* de Pétrone.

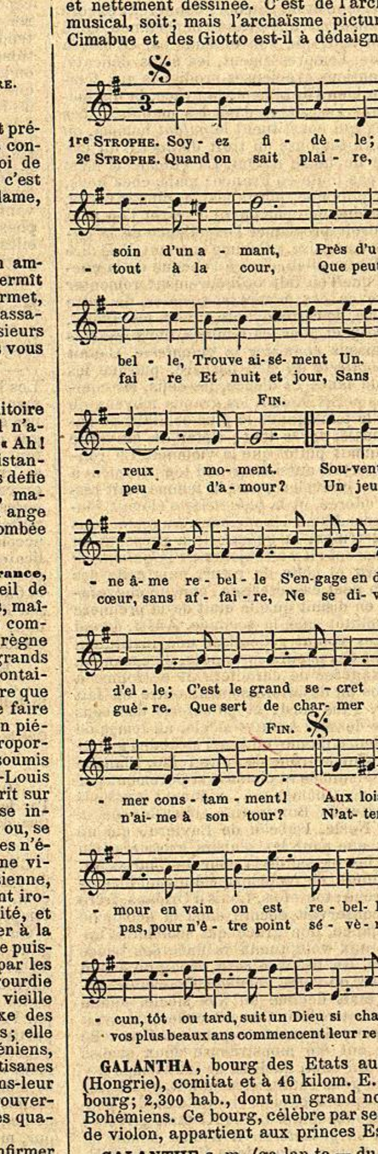
On conçoit que nous n'ayons nulle envie de faire passer sous les yeux du lecteur ce livre d'or de la prostitution; nous l'indiquons aux amateurs, qu'ils usent du renseignement. Nous ajouterons seulement que l'ouvrage est fort curieux, rempli d'anecdotes peu connues et de couplets célèbres en leur temps.

Nous en citons deux qui prouvent qu'à l'époque de Louis XV on était assez libre d'écrire à sa guise :

Le mot *royalement* jadis était louange;
Tout ce qu'on faisait bien était fait comme un roi.
On disait : comme un Dieu, comme un roi, comme [un ange.
Mais aujourd'hui ce mot est d'un tout autre aloi :
Juger royalement, c'est dire n'y voir goutte,
Et n'écouter jamais qu'un gueux de chancelier;
Payer royalement, c'est faire banqueroute;
Vivre royalement, c'est être putassier.

Il est vrai que le prince qui se laissait dire par une catin : « Fais donc attention, la France : ton café fout le camp, » eût été mal venu de se montrer trop sévère envers l'esprit français.

Galanterie (CHANSON DE LA), musique de Lulli. Il est toujours intéressant, soit pour l'artiste, soit pour l'amateur sérieux, de lire les premières productions de l'art musical. Ce sont des bégayements, nous le concédons; mais le bégayement de l'enfance a son charme. Ce charme subsiste pour tout ce qui concerne l'art. Et, après tout, la musique du vieux Lulli ne manque ni d'idée, ni de consistance, ni de couleur. La mélodie est franche, bien venue et nettement dessinée. C'est de l'archaïsme musical, soit; mais l'archaïsme pictural des Cimabue et des Giotto est-il à dédaigner?



GALANTHA, bourg des Etats autrichiens (Hongrie), comitat et à 46 kilom. E. de Presbourg; 2,300 hab., dont un grand nombre de Bohémiens. Ce bourg, célèbre par ses joueurs de violon, appartient aux princes Estherazy.

GALANTHE s. m. (ga-lan-te — du gr. *gala*, lait; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes bulbeuses, de la famille des amaryllidées, dont l'espèce type est connue sous le nom de PERCE-NEIGE.

GALANTHIDIES s. f. pl. (ga-lan-ti-dî). Antiq. gr. Fêtes que les Thébains célébraient en l'honneur de Galanthis.

GALANTHINE s. f. (ga-lan-ti-ne — du gr. *gala*, lait; *anthos*, fleur). Bot. Nom donné par quelques auteurs à la perce-neige.

GALANTHIS ou **GALANTIS** ou **GALINTHIAS**, suivante d'Alcmène, qui eut l'habileté de déjouer la malveillance de Junon, tandis que sa maîtresse ressentait les longues douleurs de l'enfantement d'Hercule. Poussée par son impitoyable jalousie, Junon avait eu recours aux enchantements pour empêcher la délivrance de sa rivale involontaire. Accroupie sur le seuil du palais, sous les traits d'une vieille femme, les mains étroitement entrelacées autour de ses genoux, elle murmurait des paroles magiques qui suspendaient la naissance de l'enfant. A la vue de cette vieille femme immobile, Galanthis soupçonna quelque maléfice; passant alors auprès d'elle, elle s'écria sans affectation et sur un ton joyeux : « Enfin, la reine est donc délivrée! » A ces mots, Junon se leva tout étonnée, écartant les mains et interrompant ses paroles magiques. Le charme cessa aussitôt et Alcmène accoucha d'Hercule. En voyant le succès de sa ruse, Galanthis poussa un éclat de rire; mais la déesse, furieuse d'avoir été jouée par une esclave, la saisit par sa blonde chevelure, la renversa en arrière et la métamorphosa en belette. Elle la condamna même à faire ses petits par la gueule, suivant un préjugé des anciens, qui croyaient que cet animal portait ainsi ses petits.

L'analogie du nom de Galanthis avec le nom grec de la belette (*galê*) paraît avoir été l'origine de cette fable. Quoi qu'il en soit, les Thébains, au rapport d'Elien, honoraient ce petit animal, qui avait facilité l'accouchement d'Alcmène, et Hercule passe pour avoir érigé un temple à Galanthis.

GALANTI (Joseph-Marie), littérateur et publiciste italien, né à Campobasso en 1743, mort à Naples en 1806. Il étudia le droit dans cette dernière ville, mais ne tarda pas à abandonner le barreau pour les lettres, et fonda une imprimerie pour rééditer les meilleurs ouvrages italiens et étrangers. Une édition des œuvres de Machiavel, qu'il allait faire paraître, ayant été saisie par ordre supérieur, Galanti dut renoncer à son projet. A partir de ce moment, il s'adonna entièrement à des travaux historiques et économiques. Chargé par le gouvernement de dresser une statistique générale du royaume de Naples, il publia, en 1786, le premier volume de sa *Description géographique et politique des Deux-Siciles*, ouvrage dans lequel il dévoilait de nombreux abus, exposait des plans de réforme et dont, pour ce double motif, on empêcha la continuation. Lorsqu'en 1799 la république fut établie à Naples, Galanti devint l'un des représentants du peuple. Après la restauration de Ferdinand, il tomba en disgrâce, vécut quelque temps caché et proscrit; mais en 1807, après la seconde conquête de Naples par les Français, il fut appelé au conseil d'Etat, puis nommé bibliothécaire de ce corps. Ses principaux ouvrages sont : *Descrizione della provincia di Molise* (Naples, 1780); *Nuova descrizione istorica e geografica d'Italia* (1782); *Saggio sull' istoria dei primi abitanti d'Italia* (1783); *Descrizione geografica e politica delle due Sicilie* (1786-1793); *Napoli e suo contorno* (1791), etc.

GALANTI (Louis-Marie), écrivain italien, frère du précédent, né à Santa-Croce del Sannio en 1765, mort en 1836. Il professa la théologie à vingt ans, parcourut, en 1791, avec son frère aîné, le royaume de Naples, prit alors le goût de l'économie politique et de la géographie, fut appelé à enseigner cette dernière science à Naples, en 1806, puis nommé par Murat professeur d'histoire et d'éloquence à l'Ecole polytechnique que ce prince venait de fonder. La part qu'il prit aux événements politiques qui agitèrent l'Italie en 1820 amenèrent la destitution de l'abbé Galanti. Il vécut depuis lors dans la retraite. Ses principaux ouvrages sont : *Instituzioni di geografia fisica e politica* (Naples, 1806, 2 vol. in-8°); *Quadro statistico d'Europa* (Naples, 1808); *Scelta di prose italiane* (1814); *La Geografia elementare* (1815); *Napoli e suoi contorni* (1829, in-8°), etc.

GALANTIN s. m. (ga-lan-tain — dim. de *galant*). Galant ridicule : *La femme est la désolation du juste; un* GALANTIN, *un fripon, en obtient tout ce qu'il veut.* (Proudh.)

GALANTINE s. f. (ga-lan-ti-ne — bas latin *galatina*, ce qui écarte la dérivation de *galant*, et indique un radical *gal*, qui se trouve dans l'allemand *gallert*, gelée, gélatine, et qui est le même que le radical latin *gel* dans *gelare*, geler, de la racine sanscrite *gal*, condenser). Art culin. Plat formé de grosses viandes ou de volailles désossées, qu'on recouvre d'une couche de gelée : *Une dinde en* GALANTINE. *Une* GALANTINE *de veau. De mon temps, au lieu de thé, on servait, le soir, une* GALANTINE *et une bouteille de malaga.* (G. Sand.)

— **Encycl.** La *galantine* est considérée comme relevé quand elle est préparée avec du veau, de l'agneau ou une volaille; mais la *galantine* de porc est un gros entremets.

— *Galantine de volaille et de perdrix.* Le volatile doit être débarrassé de ses ailerons, de ses pattes, de son cou et vidé. Tourné sur le ventre, il aura la peau fendue d'un bout à l'autre du dos, de façon qu'on puisse détacher toute la chair de la carcasse, désosser, en un mot, sans endommager la peau autrement que par cette incision. On enlève une partie des chairs de l'estomac et des gros morceaux des cuisses pour les découper en filets; puis, avec la chair enlevée, un morceau de veau maigre et autant de lard gras, on fait une farce bien épicée, dont on garnit la volaille de manière qu'elle ait sa première forme, en mettant alternativement une couche de farce et une couche de filets.

A défaut des filets de la volaille, on peut employer des filets de veau ou des filets de langue à l'écarlate ou, mieux encore, des tranches de truffes. Lorsque l'animal est bien garni, on rapproche la peau des deux côtés et on la coud aussi finement que possible; on exprime le jus d'un citron sur le ventre de la volaille; on le masque d'une bande de lard et on enveloppe le tout d'un linge cousu à grands points. On fait cuire de deux à quatre heures dans une daubière, avec de l'eau ou du bouillon, quatre pieds de veau et les couennes du lard qui a servi à faire la farce. La cuisson doit être plus ou moins longue, suivant la grosseur de l'animal. On fera bien d'ajouter au bouillon la carcasse et les débris concassés, si on en a conservé. Après la cuisson, on laissera la volaille refroidir à moitié dans le bouillon, on la retirera pour la presser de manière à lui faire rendre son jus. Lorsqu'elle est tout à fait froide, on la débarrasse de son linge.

Cette *galantine* se sert avec son bouillon réduit en gelée de la façon suivante : après l'avoir dégraissé et passé, on le verse sur un ou deux blancs d'œuf battus; on place sur un bon feu et on fouette doucement jusqu'au moment de l'ébullition. Avant que cette cuisson ait eu le temps de bouillir, on la retire du feu, on la met sur le bord du fourneau avec un feu ardent sur le couvercle; on fait bouillir le plus doucement possible, et lorsque les blancs d'œuf sont presque cuits, on ajoute le jus d'un citron qui servira à clarifier.

On laisse ce bouillon refroidir à demi et on le passe à travers un linge fin; lorsqu'il est tout à fait refroidi, il se prend en forme de gelée transparente; on en décore le plat sur lequel on sert la *galantine*.

On fait des *galantines* de tous les oiseaux un peu gros, mais principalement des dindes et des perdrix.

— *Galantine de veau.* On désosse une belle épaule de veau, on enlève une partie des chairs de la noix que l'on coupe en forme de lardons, et on remplit les vides de l'épaule avec une farce de godiveau, les lardons prélevés dans les chairs de la noix et autant de lardons de lard, de jambon et de langue à l'écarlate. On sale, on poivre, on roule, on ficelle, on enveloppe d'un linge et on ficelle de nouveau, comme une grosse carotte de tabac.

Le reste de l'opération est analogue à la précédente; seulement, on ajoutera un demi-litre de vin blanc au bouillon; la cuisson, à petit feu, durera quatre heures.

— *Galantine d'agneau.* On désosse un agneau entier, on prélève une partie de la chair des gigots que l'on hache très-menu avec autant de panne de cochon, de la mie de pain trempée dans du lait, deux œufs, sel, un peu des quatre épices. On remplit de cette farce son agneau, et on le traite comme pour la *galantine* de veau. Ne le laisser cuire que trois heures environ.

— *Galantine de cochon de lait* (gros entremets). Le cochon de lait doit être d'une chair blanche, bien débarrassée de sang; on l'aura échaudé, blanchi, débarrassé de tout poil. Pour le mettre en *galantine*, on le désosse, à l'exception de la tête et des quatre pieds et en lui laissant la queue. On le remplit avec une partie de sa chair prélevée, que l'on hache avec une égale quantité de rouelle de veau et autant de lard gras, sel, poivre, épices, mie de pain trempée dans du lait, trois jaunes d'œufs et un œuf entier. On dispose de place en place des lardons de lard et de jambon, des filets de lapin, si on en a, des émincés du foie de l'animal, et même des truffes; on peut établir la farce et les ingrédients dont il vient d'être parlé par couches alternatives, s'ils sont en parties égales. On donne au cochon sa forme première, on l'emmaillotte comme s'il était vivant et on procède comme pour les autres *galantines*.

GALANTIS, suivante d'Alcmène. V. GALANTHIS.

GALANTISANT (ga-lan-ti-zan) part. prés. du v. Galantiser : *Est-ce avec vous que mon père a traité? répondit Laizzi, toujours* GALANTISANT. (F. Soulié.)

GALANTISÉ, ÉE (ga-lan-ti-zé) part. passé du v. Galantiser : *Une femme* GALANTISÉE.

GALANTISER v. n. ou intr. (ga-lan-ti-zé — rad. *galant*). Faire le galant : *Il n'a pas de honte de* GALANTISER *à son âge.* ‖ Vieux mot.

— v. a. ou tr. Courtiser, faire le galant auprès de : *Il* GALANTISE *toutes les femmes. Louis XIV remarqua le joli trio, et, sans pour cela se détacher entièrement de Madame, il* GALANTISA *ses filles d'honneur, et commença par les choisir toutes trois, le grand, l'incroyable, l'incomparable roi qu'il était.* (E. Sue.)

Se galantiser v. pr. Etre amoureux des agréments de sa propre personne :

Il s'adore, il *se galantise*,
Et prend ses divertissements
Devant un cristal de Venise
A se faire des compliments.
MAYNARD.

GALANUS (Clément), théatin et missionnaire italien, né à Sorrento; il vivait au XVIIe siècle. Il se rendit en Arménie, où tout en se livrant à l'œuvre des missions, il étudia la langue, les mœurs de ce pays, et recueillit un grand nombre d'écrits et de pièces originales. On a de lui : *Grammaire arménienne* (en latin), suivie d'un vocabulaire arménien et latin (Rome, 1645, in-4°); *Conciliations de l'Eglise arménienne avec l'Eglise romaine sur les témoignages des PP. et des docteurs arméniens* (Rome, 1661, 2 vol. in-fol.), en arménien et en latin.

GALAOR, héros célèbre dans la plupart des romans de chevalerie qui ont précédé le *Don Quichotte* de Cervantes. Ce personnage appartient surtout à la littérature espagnole. C'est le modèle du paladin courtois, galant, intrépide, toujours prêt à tirer l'épée pour la veuve et pour l'orphelin :

« Mon oncle avait d'abord pris en plaisanterie mon esclavage. Il avait trouvé charmant que je voulusse ressusciter les beaux jours d'Amadis et de Galaor, à propos d'une beauté si peu pastorale. »

LOUIS ULBACH.

« Douze lieues à franc étrier pour venir dire adieu à une femme et tout au plus lui baiser la main! Je ne me lasse pas de le répéter, c'est courtois, c'est galant, c'est chevaleresque; il y a là de l'Amadis ou plutôt du Galaor. »

CH. DE BERNARD.

GALAPAGOS (îles), c'est-à-dire *îles des Tortues*, archipel du Grand Océan équinoxial, à 100 kilom. O. des côtes du Pérou; par 1° 43' de lat. N., 1° 25' de lat. S., 90° 24' et 94° 22' de long. O. Cet archipel appartenait, avant 1854, à la république de l'Equateur, qui en avait fait un lieu de déportation pour les malfaiteurs; les Etats-Unis l'ont acquis pour une somme de 15 millions de francs. Les îles principales de l'archipel de Galapagos, sont : Albemarle, Chatham, Norfolk, Bindloes, Cowley, Abingdon, Caldwel, Narborough. Ces îles, qui couvrent ensemble une superficie de 147 myriamètres carrés, sont d'origine volcanique (l'île d'Albemarle a cinq volcans) et offrent un aspect sauvage et imposant. Sur plusieurs points des côtes, des masses énormes de lave noire ont formé des rochers extrêmement élevés. On y recueille près de 200 espèces de plantes, parmi lesquelles il en est un grand nombre que l'on ne rencontre sur aucun autre point du globe. Les tortues y abondent; elles sont vraisemblablement l'espèce la plus grande que l'on connaisse. Quelques-unes pèsent, dit-on, 200 à 300 kilogrammes et sont excellentes à manger.

C'est au XVIe siècle que les Espagnols découvrirent les îles Galapagos; mais ils ne s'y établirent pas.

GALAPENTIN s. m. (ga-la-pan-tain). Ancienne arme blanche dont le nom seul nous est connu.

GALAPIAT s. m. (ga-la-pia). Pop. Vaurien, vagabond. ‖ Mot patois. On dit GALAPIAN dans certaines provinces.

GALAR, nain ou *divergar* qui, dans la mythologie scandinave, de complicité avec Fialar, un autre nain, tua Kwaser ou Kouaeer, et du mélange de son sang avec du miel prépara le *meth* divin. C'est ce meth qui donnait l'inspiration poétique et le don de prophétie. Odin, tout en punissant le crime, chercha à s'emparer de la préparation magique. Il envoya Suttoung, le fils de Kwaser, à la recherche des deux meurtriers; celui-ci les découvrit et les jeta au milieu de la mer, où ils coururent risque de se noyer. Il ne leur accorda la vie que lorsqu'ils eurent promis de remettre la divine liqueur entre ses mains.

GALARDIE s. f. (ga-lar-dî — altér. de *gaillardie*). Bot. Syn. de GAILLARDIE.

GALARICIDE s. f. (ga-la-ri-si-de). Bot. Autre nom de la GALACTIE.

GALARIN s. m. (ga-la-rain). Ornith. Nom vulgaire de la MÂCRE.

GALARIPS s. m. (ga-la-ripss). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des apocynées, appelées aussi LIANES À LAIT.

GALASHIELS, bourg d'Ecosse, partie dans le comté de Selkirk, partie dans celui de Roxburgh, sur la Gala, près de son embouchure dans la Tweed; 4,000 hab. Importantes fabriques de draps; manufactures de tartans, de tweeds et de châles. Les environs ont été décrits par Walter Scott, dans le *Monastère*.

GALASIE s. f. (ga-la-zî — altér. de *gélasie*). Bot. V. GÉLASIE.

GALATA. V. CONSTANTINOPLE (faubourgs de).

GALATARQUE s. m. (ga-la-tar-ke — de *Galate*, et du gr. *archos*, chef). Hist. Chef de la confédération des Galates. ‖ Grand prêtre des Galates.

GALATES, habitants de l'ancienne Galatie. V. ce mot.

Galates (ÉPÎTRE AUX), de saint Paul. V. ÉPÎTRE.

Galatea, opéra italien en deux actes, livret de Métastase. Cet ouvrage célèbre a été mis en musique par Bianchi, Naumann, Hændel, Haydn. (V. ACIS et GALATÉE.) Sous le titre de *Galatea vindicata* (*Galatée vengée*), François Conti fit jouer cet opéra à Vienne en 1727. Il paraît avoir été le premier qui en ait écrit la musique. Les personnages de la pièce sont : Galatea, Acide, Polifemo, Glauce, Tetide. L'action se passe en Sicile, près de la mer, au pied du mont Etna. Les airs les plus remarquables de cette charmante pastorale sont les suivants : *Timor mi scaccia; Varca il mar di sponda in sponda : La tortora innocente*, par Galatea; *Quel languidetto giglio; Vicino a quel ciglio; Alla stagion novello; Chi sente intorno al core*, par Acide; *Se scordato il primo amore; Sanno l'onde, e fan l'arene; Mira il monte, e vedi, come; Dalla spelunca uscite*, par Polifemo; *Benchè ti sia crudel; Se in traccia del piacer; Le diro, che vago sei*, par Glauce; *Più bella aurora*, par Tetide; le duetto *Se vedrai co' primi albori*, par Galatea, et enfin le cœur final : *Facciam di lieti accenti*. Le dénoûment terrible de la fable a été nécessairement épargné aux spectateurs trop sensibles du XVIIIe siècle. Thétis protége les deux amants et soustrait Acis à la jalousie du cyclope. Tous deux fuient l'île inhospitalière sur la conque marine de la déesse.

GALATÉADÉ, ÉE adj. (ga-la-té-a-dé). Crust. Syn. de GALATHEÏDE.

GALATÉE s. f. (ga-la-té — du gr. *gala*, lait). Bot. V. GALATELLE.

— Crust. V. GALATHÉE.

— Moll. Syn. de GALATHÉE.

— Entom. Genre de lépidoptères.

GALATÉE, la plus belle et la plus tendre des néréides. Elle fut aimée de Polyphème, auquel elle préféra le bel Acis, jeune berger de Sicile, fils du dieu Faune et de la nymphe Syméthis. Polyphème les ayant surpris ensemble, retirés dans une grotte mystérieuse au bord de la mer, éprouva un tel accès de jalousie furieuse, qu'il écrasa son rival sous un rocher. Galatée, tremblante de frayeur, se précipita dans la mer et alla rejoindre les néréides ses sœurs. Acis fut changé en fleuve par les dieux, quelques-uns disent en rocher.

Ovide a poétiquement retracé cet épisode mythologique; nous n'en reproduirons ici que les principaux traits. C'est Galatée elle-même qui parle (*Métam.*, liv. XIII, trad. Desaintange) :

Acis, de ses parents et l'idole et l'amour,
De Faune et de Simèthe avait reçu le jour :
Acis, cher à tous deux, me fut plus cher encore.
Beau de sa puberté dont la fleur vient d'éclore,
Il me vit, il m'aima; je ne l'aimai pas moins,
Et mon empressement répondit à ses soins.
Je ne cherchais que lui; mais, ô malheur extrême!
Je charmais le cyclope; il me cherchait de même.
Qu'il m'était odieux! O toi que j'adorais!
Je ne t'aimais pas plus que je ne l'abhorrais.
O Vénus! quelle est donc ta puissance invincible?
Ce géant redouté, ce cyclope terrible,
Monstre hideux, l'horreur des monstres des forêts,
Que sans trouver la mort nul n'aborda jamais,
Cet ennemi des dieux que son orgueil blasphème,
Soumis à ton empire, il est sensible, il aime.
Consumé de tes feux, de mes charmes épris,
Il oublie et son antre et ses chères brebis.
Ce difforme géant, soigneux de sa parure,
Peigne avec un râteau sa noire chevelure,
Et sa barbe au poil dur tombe sous une faux.
Il va se contempler dans le miroir des eaux;
Il cherche à prendre un air moins dur et moins fa- [rouche,
L'ardente soif du sang n'altère plus sa bouche.
Moins affamé de meurtre, il perd sa cruauté :
Le nocher dans son île aborde en sûreté.
. . . .
Non loin de là s'élève une roche pointue,
Par la vague à ses pieds des deux côtés battue;
C'est là que le cyclope, en ses chagrins amers,
Vient s'asseoir sur le roc qui domine les mers.
Là ses brebis sans guide avaient suivi leur maître.
A ses pieds est un pin, sa houlette champêtre,
Arbre noueux, égal au grand mât des vaisseaux.
Sa flûte pastorale, aux tubes inégaux,
Forme de cent roseaux un assemblage énorme.
Il la remplit du vent de sa bouche difforme.
Aux sifflements aigus de son rauque hautbois,
Vous eussiez vu frémir et les eaux et les bois.
Moi, sous les flancs d'un roc, à ses regards cachée,
Assise auprès d'Acis et dans ses bras penchée,
J'écoutais le cyclope, attentive à ses sons,
Et sans rien oublier, je retins ses chansons.

Demoustier, qui a imité Ovide dans tout cet épisode, reproduit ainsi les plaintes que le cyclope exhalait *d'une voix terriblement tendre :*

De mon esprit et de mon cœur
Galatée est la souveraine.
Plus leste qu'un chevreuil et plus droite qu'un chêne,
Elle efface, au printemps, l'éclat et la blancheur
De l'églantier et du troëne.
Le lait pur a moins de douceur,
Le verre est moins brillant, la pomme, moins ver- [meille;
Le raisin jauni sur la treille
A moins d'esprit et de saveur;
Le cèdre est moins superbe qu'elle.
Ses regards font pâlir la lumière du jour.
Elle serait parfaite, enfin, si la cruelle
Savait répondre à mon amour.
Mais, plus inconstante que l'onde,
Plus dure que le roc, plus souple que l'osier,
Plus piquante que le rosier,
Elle irrite, elle aigrit ma blessure profonde.
L'impétueux torrent, le coursier indompté,
La flamme du bûcher qu'embrase une étincelle,
Sont moins fougueux, sont moins emportés qu'elle;
Le tigre a moins de cruauté,
L'ours a moins de férocité
Et le paon moins de vanité.

Et le galant Polyphème continue lontemps encore sur le même ton, tandis qu'Acis et Galatée l'écoutent fort tranquillement et se regardent en souriant; mais tout à coup le cyclope arrive sur le rocher qui surplombe la grotte, et il voit les deux amants... Reprenons le récit d'Ovide :

. . . . «Je vais donc me venger!
Mettez bien à profit l'instant qui vous rassemble :
Ce sera le dernier. » Il parle, la mer tremble.
Figurez-vous la voix d'un cyclope en fureur :
L'Etna dans ses rochers en a frémi d'horreur.
Au fond des flots voisins je rentre épouvantée.
. . . .
Acis est poursuivi; le cyclope lui lance
Un débris de rocher d'une grosseur immense.
Acis fuyait en vain. Sous le bloc meurtrier
Il meurt, par cette masse écrasé tout entier.
Je fais alors pour lui ce que je pouvais faire :
J'obtiens que, nouveau fleuve, il puisse encor me [plaire.
Du sang qui, sous le roc glisse à flots empourprés,
La couleur en son cours s'efface par degrés;
Tel après un orage, altéré par la fange,
Un torrent de ses flots épure le mélange.
Le rocher au dehors se couvre de roseaux,
Et bruit au dedans du murmure des eaux.
Enfin, le croiriez-vous? le prodige s'achève,
Et, du fond du canal, un jeune homme s'élève,
Semblable et différent, sa taille s'agrandit,
Et de joncs couronnés son visage verdit.
C'est Acis : Il est fleuve, et son onde nouvelle
Conserve de son nom le souvenir fidèle.

Les bords du fleuve Acis, il est superflu de le dire, eurent souvent la visite de Galatée. *Là*, dit Demoustier :

Là, chaque soir, pour charmer son veuvage,
Elle venait pleurer sur le rivage;
Et quand la nuit ramenait les désirs,
La nuit jadis si féconde en délices!
L'illusion, les ténèbres propices,
Jusques au jour lui rendaient ses plaisirs;
Et se plongeant tant qu'arrivait l'aurore,
Dans ses flots caressants et doux,
Elle croyait sentir encore
Les caresses de son époux.

La fontaine du Luxembourg, à Paris, si connue sous le nom de *Fontaine de Médicis*, représente Acis et Galatée au moment où ils sont surpris par Polyphème.

Galatée sur les eaux ou le **Triomphe de Galatée**, célèbre fresque de Raphaël; au palais de la Farnésine, à Rome. Le sujet de ce chef-d'œuvre est emprunté au récit du cyclope dans Philostrate. La blanche néréide, qui enflamma d'amour Polyphème, vogue sur la mer, debout sur une large conque armée de roues et attelée de deux dauphins que l'Amour dirige et dont elle cherche elle-même à modérer l'ardeur, à l'aide des rênes. Mais, tandis que ses bras sont tendus en avant par l'effort, elle rejette sa tête en arrière, et ses yeux, pleins d'une douce mélancolie, se dirigent vers le ciel, foyer des nobles inclinations. Elle semble ainsi protester, par un élan vers l'infini, contre la puissance qui l'entraîne vers les jouissances d'ici-bas. Le Zéphyre déroule sa blonde chevelure, gonfle sa draperie de pourpre, découvre et caresse son corps charmant. L'Amour, suspendu des deux mains aux nageoires de l'un des dauphins, est couché de côté sur une légère draperie rose qui flotte à la surface de l'eau; son corps, que des ailes légères soutiennent et protégent, se cambre avec une grâce et une flexibilité ravissante; sa tête, penchée en arrrière, comme celle de Galatée, a la même expression de sensibilité délicate et de vague tristesse. De chaque côté du groupe principal, trois figures de divinités marines complètent le tableau avec une heureuse symétrie. A gauche, un triton, aux formes musculeuses, enlace une néréide qui résiste à ses caresses avec plus de coquetterie que de décision, ramenant au-dessus de sa tête une draperie jaune que le vent gonfle et arrondit en forme de voile; au second plan, un jeune dieu marin, monté sur un hippocampe, souffle à pleines joues dans un large coquillage. A droite, un triton, coiffé de pampres à la manière des suivants de Bacchus, sonne aussi de la conque; derrière lui, une néréide, assise sur le dos d'un centaure marin qui se dirige vers le fond du tableau, s'appuie avec un voluptueux abandon sur l'épaule de son ravisseur et sourit à ses regards passionnés. Dans le ciel enfin, du haut des nuages, trois petits Amours décochent des traits contre les néréides; un quatrième, dont on ne voit que le visage irrité, les mains et le bout des ailes, apporte une provision de flèches.

Ce tableau, si simple dans son ordonnance et si clair dans son esprit, n'a d'autre horizon que la vaste mer et l'azur limpide de la voûte céleste.

« C'est ainsi, a dit M. Gruyer, que Raphaël a tiré du très-insignifiant récit de Philostrate une composition qui restera comme une des merveilles de l'art... Galatée apparaît là comme une étoile qui sort du sein des eaux pour remonter au ciel, et qui, dans sa trajectoire lumineuse, rencontre les passions vulgaires et les appétits grossiers. L'idéal rayonne dans cet accord divin de la douleur et de la beauté, et c'est avec raison que cette peinture a traversé les âges sous le nom de *Triomphe de Galatée*. Nulle image ne résume mieux que celle de Galatée elle-même le sentiment profond de la femme. Quelle noblesse dans ces traits que la douleur exalte, et quelle éloquence dans ce regard qui semble chercher en haut un secours et une consolation! Quelle exquise suavité dans la courbe du cou, et quelle grâce touchante dans la manière dont la tête s'élève en s'inclinant vers la droite! Quelle est expressive en son désordre cette blonde chevelure que le vent agite en arrière et fait flotter en longues tresses, semblables à des flammes qui couronnent et entraînent cette tête charmante! Quelle heureuse ondulation cadence les lignes de l'épaule et du dos, de la hanche et des cuisses! Quelle rondeur et quel modelé dans les bras! Quelle beauté dans les mains! Comme toutes les articulations sont justes et avec quelle netteté, exempte d'emphase, elles sont accusées! Combien les jambes sont élégantes! Quelle spontanéité dans le mouvement de la cuisse et de la jambe gauches, et comme ce mouvement, à travers la draperie qui le couvre, a quelque chose de décisif pour l'expression de toute la figure! Quelle délicatesse dans ce pied qui sort du frêle esquif et qui, rasant les flots, tend vainement à s'opposer à un entraînement irrésistible! Enfin, quoi de plus simple et en même temps quoi de plus grandiose que le jet de cette draperie rouge qui s'envole par derrière, en découvrant la poitrine, l'épaule, la hanche et la jambe droites et en projetant sur les chairs des teintes chaudes et transparentes! On dirait des ailes puissantes qui vont porter Galatée au plus haut du céleste séjour... Les dauphins qui entraînent Galatée sont rapides et légers, soumis et pleins d'ardeur; leurs corps, souples et arrondis, se dessinent en de belles courbes. Quant à l'Amour qui guide ces dauphins, il est d'une prodigieuse beauté, et l'art moderne n'a rien produit de plus exquis comme forme et de plus élevé comme style... Le groupe du centaure marin qui enlève une néréide (à droite) est admirable aussi... On sent deux êtres de sexe différent, mais de même nature, dominés par la même passion, emportés par le même délire. Leurs corps se confondent et se complètent mutuellement, la poitrine du centaure faisant valoir le dos de la nymphe, la force et la musculature de l'un formant avec la souplesse et l'agilité de l'autre un contraste éloquent et une opposition heureuse. Le profil de la nymphe se marie admirablement avec la face du centaure. Leurs regards s'attirent, se parlent, se répondent, et ce muet langage, si délicat et si difficile à traduire, n'a rien qui choque la convenance ni qui blesse l'esprit. »

Raphaël nous apprend lui-même que, n'ayant pu trouver dans la nature des modèles assez parfaits, il se servit d'une certaine idée, ou idéal, pour peindre les figures de son tableau : « Quant à la Galatée, écrivait-il à son ami le comte Castiglione, je me croirais un grand maître, si elle avait seulement la moitié des qualités que Votre Seigneurie lui reconnaît; mais je lis dans vos paroles l'affection que vous me portez. Et je dirai que, pour peindre une belle femme, il faudrait en voir plusieurs, à la condition encore que vous fussiez avec moi pour m'aider à choisir; mais comme il y a peu de bons juges et de belles femmes, je me sers d'une certaine idée qui me vient à l'esprit. Si cette idée a quelque excellence sous le rapport de l'art, je ne sais, mais je m'efforce d'y atteindre. »

Le *Triomphe de Galatée* fut peint en 1514, dans une salle de la villa bâtie par Baldassare Peruzzi pour Agostino Chigi et que l'on a appelée depuis la Farnesina, du nom de la famille Farnèse dont elle devint la propriété. Cette magnifique peinture fut presque entièrement exécutée par Raphaël lui-même : il n'y a guère que le triton avec la néréide du premier plan, à gauche, où des imperfections de dessin et de couleur trahissent la main d'un élève. Bien que les injures du temps aient altéré quelques parties de l'ouvrage, notamment la tête, la poitrine, l'épaule et le bras droit de Galatée, cette fresque est demeurée une des plus limpides, des plus pures, des plus harmonieuses qu'il y ait au monde. Elle a été gravée par Marc-Antoine, sous la direction même de Raphaël, par Marco da Ravenna, H. Golzius (1592), Nicolas Bocquet, Nicolas Dorigny (1693), Dom. Cunego, J.-T. Richomme (1820), Ant. Ricciari (1827), L. Ceroni (Salon de 1827), etc.

On voit dans la galerie de M. Suermondt, à Aix-la-Chapelle, une très-belle copie du *Triomphe de Galatée*; les dimensions sont à peu près de moitié moindres que celles de l'original. Le docteur Waagen pense qu'elle a dû être exécutée par l'Albane.

Galatée (LE TRIOMPHE DE), peinture d'Annibal Carrache; au palais Farnèse, à Rome. La néréide, entièrement nue, est assise sur un dauphin dont on ne voit guère que la tête et les nageoires; elle s'appuie, avec une gracieuse nonchalance, sur un triton qui, d'un bras, la tient enlacée et, de l'autre, lui cache le bas du corps au moyen d'une large draperie. Le dieu marin allonge son cou sous l'épaule de Galatée; son visage brun, aux traits rustiques, forme un contraste piquant avec la tête blonde et souriante de la belle néréide. Un second triton sonne de la conque. A droite, deux jeunes nymphes sont assises dos à dos sur un monstre marin. Dans les airs apparaissent quatre Amours dont l'un décoche une flèche à Galatée.

Cette composition, très-habilement ordonnée, est charmante; mais quelle différence avec celle que Raphaël a faite sur le même sujet! « Tandis qu'à la Farnésine, dit M. Gruyer, Galatée apparaît comme une allégorie du triomphe de l'âme sur la matière, elle se montre au palais Farnèse sous la forme d'une néréide vulgaire qui s'abandonne entre les bras d'un triton grossier. Ce n'est plus la nymphe éplorée qui aspire au ciel; c'est la ménade qui se livre au satyre. Tous les personnages accessoires, Amours, nymphes, hippocampes, nous laissent également indifférent. Rien de profond, d'élevé, de vraiment noble. On rencontre partout de belles lignes, mais on cherche vainement une belle âme. »

La peinture d'Annibal Carrache n'en est pas moins une œuvre très-remarquable. Elle a été gravée par Carlo Cesio, D. Cunego, Jacques Belly, etc. A. Carrache a peint dans